

## Retour dans la vallée du Rio São Francisco

DOSSIER RIOS E CIDADES



### Hervé Théry

Directeur de recherche au CNRS Creda (Paris), et professeur invité à l'Université de São Paulo. Docteur en Géographie [Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne)]. Paris [Île-de-France] France. <hthery@aol.com>.

### Résumé

À l'occasion du IV<sup>e</sup> séminaire itinérant franco-brésilien, "Villes et fleuve dans l'histoire du Brésil : rio São Francisco", le texte reprend des articles de 1978, 1980 et 1981, illustrés de photos de 1977 et de nouvelles cartes. La situation paradoxale de la vallée n'a pas beaucoup changé : bien qu'elle ait souvent été présentée comme l'une des régions les plus prometteuses du Brésil et qu'elle ait été prise en charge depuis près de 70 ans par des organismes de développement, la vallée du São Francisco reste l'une des zones les plus sous-développées du pays. L'histoire de son occupation rend compte en partie de cette situation : le São Francisco est le fleuve du sertão. Les tentatives de mise en valeur, depuis 1946, ont eu divers motifs, politiques en particulier, mais reposent aussi sur un certain mythe du "fleuve de l'unité nationale". De 1948 à 1967 la CVSF n'a pas obtenu de bons résultats, pour avoir reçu trop de tâches à mener. Depuis 1967 la Suvale puis la Codevasf ont concentré leur action sur quelques zones où leur activité principale est l'agriculture irriguée. Celle-ci est menacée dans son développement par les besoins en eau de la production hydroélectrique. La compétition pour l'usage de l'eau amène donc à reconsidérer l'avenir de la vallée, progressivement intégrée à l'économie du Brésil côtier.

### Mots-clés

Rio São Francisco, développement régional, aménagement, irrigation, hydro-électricité, conflits.

### Back to the Rio São Francisco valley

### Abstract

On the occasion of the Fourth French-Brazilian itinerant seminar, "Cities and river in the history of Brazil: Rio São Francisco", the text revisits articles published in 1978, 1980 and 1981, illustrated with 1977 photographs and new maps. Though often portrayed as one of the most promising regions in Brazil, and despite having been object, for the last seventy years, of various development projects, the São Francisco valley remains one of the most underdeveloped areas of the country. The history of its occupation partly accounts for this situation, as the São Francisco is the river of the sertão. The various attempts at reclaiming the region, since 1946, are due to various motives, some of them political, but they are also due to a mythical view of the São Francisco as being the "river of national unity". From 1948 to 1967, the CVSF was rather unsuccessful, probably given too many tasks to carry out. Since 1967, the Suvale and then the Codevasf have focused their action on a few areas in which their main activity is irrigation, but the needs of hydroelectric-power threatens its development. The competition for water therefore makes it necessary to reappraise the future of the valley, gradually integrated into the economy of Brazil's coastal regions.

### Keywords

Rio São Francisco, regional development, planning, irrigation, hydropower, conflicts.

## 1. Introduction

À l'occasion du IV<sup>o</sup> séminaire itinérant franco-brésilien, "Villes et fleuve dans l'histoire du Brésil : rio São Francisco", le texte reprend des articles publiés de 1978 à 1981 (THÉRY 1978, 1980, 1981), illustré de photos de 1977 (date de la recherche de terrain) et de nouvelles cartes. La situation paradoxale de la vallée n'a pas fondamentalement changé, la vallée du São Francisco est l'une des régions les plus pauvres du Brésil, bien que l'on en ait souvent parlé comme du "fleuve de l'unité nationale", qu'on lui ait consacré des livres enthousiastes, aux titres éloquentes, "Le São Francisco facteur prépondérant de l'existence du Brésil", "Le fleuve de l'unité nationale", "Défi et promesse, le São Francisco"<sup>1</sup>. Par ailleurs, la vallée est depuis près de 70 ans prise en charge par des organismes spécialisés qui doivent assurer son développement harmonieux.

Pourquoi une région qui suscite de tels espoirs et la création de tant de commissions, de surintendances et de compagnies de développement est-elle toujours aussi sous-développée, qu'a-t-on fait et que fait-on pour la développer et l'avenir s'annonce-t-il aussi sombre que le passé?

Nous ne tenterons pas ici de répondre à toutes ces questions mais seulement de présenter quelques éléments sur cette immense région (640 000 km<sup>2</sup>). D'abord, nous voudrions montrer comment une région présentée comme prometteuse a connu l'échec que nous constatons : les clés d'explication sont historiques, le São Francisco doit être englobé dans un ensemble plus vaste, le sertão. Comme ce dernier, mais peut-être plus encore que lui, le São Francisco tient une place à part dans la conscience collective brésilienne, une image faite d'extrême pauvreté mais aussi de fabuleuses promesses. Sans doute doit-on à ces dernières le renouveau d'intérêt qui fait de la vallée le cadre de la première grande expérience brésilienne de planification régionale. Quelles furent les raisons de cette priorité et quel bilan en faire au bout de 70 ans ? Le moment de le faire est autant plus opportun que s'engage une nouvelle phase de l'histoire de la vallée, car depuis quelques années une action est en cours, dont les conséquences pourraient bien bouleverser la situation. Nous devons donc montrer cette mutation en soulignant les options et les problèmes qui en découlent : on a choisi de fonder le développement sur une seule richesse, l'eau, ressource précieuse dans cette région très sèche, mais dont l'insuffisance entraîne des conflits lourds de conséquences pour l'avenir.

## 2. Le São Francisco fleuve du sertão

La vallée du São Francisco est sous-développée parce elle fait partie du sertão. On sait que le Nordeste du Brésil est composé de deux mondes très différents. Le littoral bien arrosé aux sols profonds est le domaine de la canne sucre. Au-delà de la zone de transition de l'Agreste s'étend le sertão aride, à la végétation rare et épineuse, domaine des *latifundia* d'élevage extensif, complémentaire du premier il fournit en viande et en bêtes de somme.

Pour l'essentiel la vallée du São Francisco fait partie du second de ces ensembles, ses extrémités y échappant toutes deux : l'aval bénéficie des fortes précipitations de la côte, cultive la canne sucre et le riz, alors que l'amont fait partie du centre du Minas Gerais, bien arrosé, peuplé et industrialisé. En dehors de ces zones extrêmes, le fleuve coule dans le sertão, comme le montre la Figure 1. Son cours est en grande partie compris dans le polygone de la sécheresse et dans le périmètre d'action des deux principaux organismes de développement du Nordeste<sup>2</sup>.

La littérature sur le sertão est assez abondante pour que nous nous dispensions de le décrire ici. Beaucoup plus intéressant est de savoir pourquoi on peut assimiler São Francisco et sertão, car enfin, malgré leur vocabulaire grandiloquent, les enthousiastes du fleuve de l'unité nationale n'ont pas tout fait tort. À regarder une carte à petite échelle on constate bien que la vallée rejoint le Nordeste, le vieux Brésil sucrier, au Sudeste, centre actif du Brésil actuel.

<sup>1</sup> Geraldo Rocha, Orlando Carvalho, Carlos Lacerda, voir références bibliographiques.

<sup>2</sup> Sudene (*Superintendência de desenvolvimento do Nordeste*) et DNOCS (*Departamento Nacional de Obras contra as Secas*).

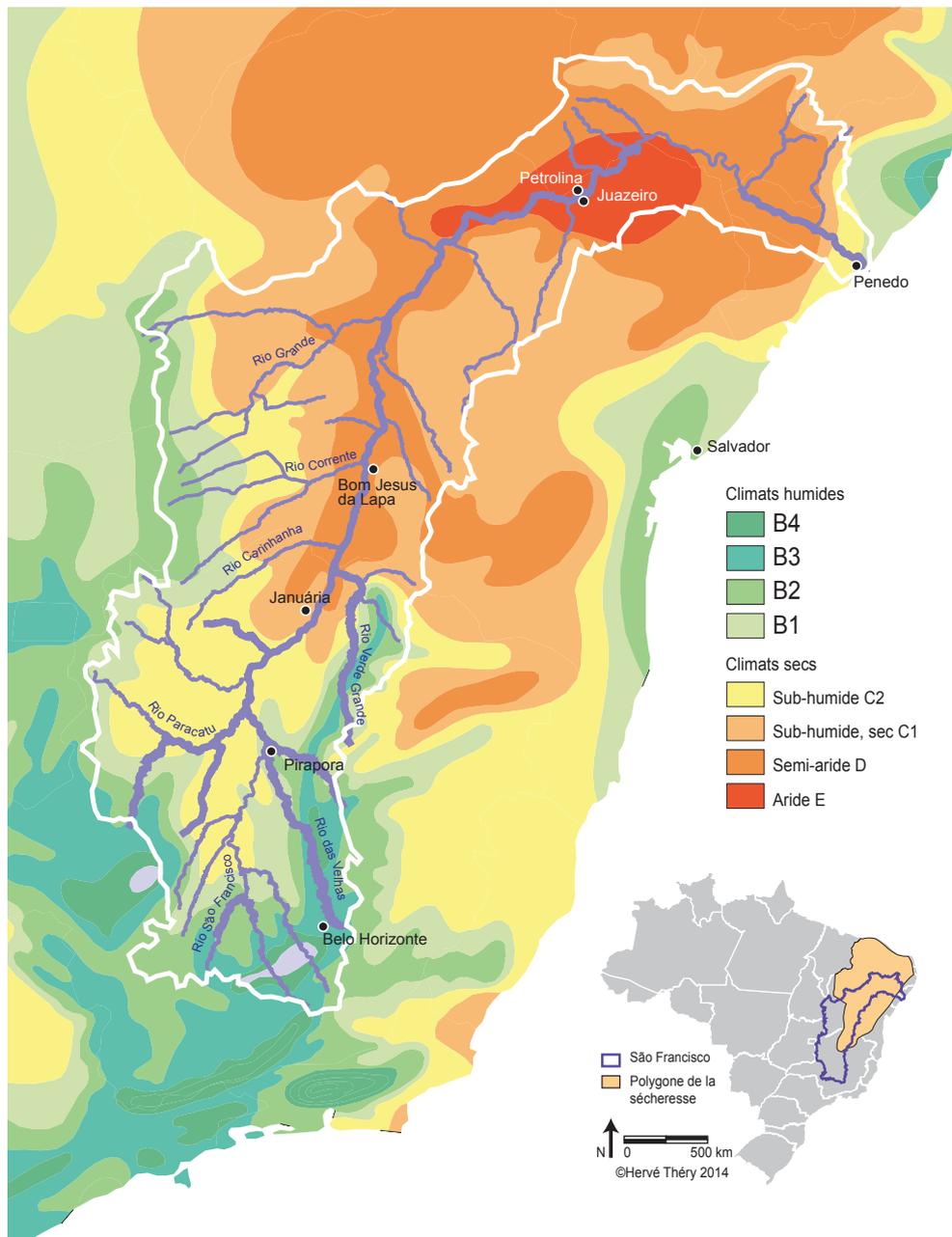


Figure 1. Le São Francisco, fleuve du sertão. © Hervé Théry, 2014.

Cette situation stratégique aurait pu lui donner un rôle privilégié de trait d'union, de corridor actif et peuplé. Au lieu de cela, le fleuve baigne une région peu différente de celles du centre du Ceará ou de la Paraíba, au cœur du sertão. Pour expliquer pourquoi la vallée n'a pas joué le rôle de grand axe de liaison, auquel la topologie du pays semblait le prédisposer, il est nécessaire de recourir à l'histoire de son occupation initiale et de la mise en place de la société actuelle.

Le São Francisco entre tôt dans l'histoire brésilienne puisque c'est à peine plus d'un an après la découverte de Cabral, le 4 octobre – jour de la saint François – 1501, qu'Amerigo Vespucci et Gaspar Lemos reconnaissent et baptisent le fleuve. Il semble abondamment offrir la grande voie navigable de pénétration vers l'intérieur qui manque aux Portugais, partout arrêtés courte distance du littoral par la forêt dense et la montagne. Hélas, on découvre vite que cette voie est une impasse, interrompue moins de trois cents kilomètres par les chutes de Paulo Afonso. L'obstacle n'arrête pas les explorations, mais il ôte tout intérêt à la vallée : alors que la grande affaire est le sucre et que les terres ne manquent pas sur le littoral, il ne semble pas urgent d'occuper ces solitudes lointaines. Même la région de l'embouchure reste peu peuplée, tout au plus l'expansion de la canne a-t-elle poussé devant-elle, jusqu'à proximité du fleuve, les domaines d'élevage dont elle prend peu à peu les terres.

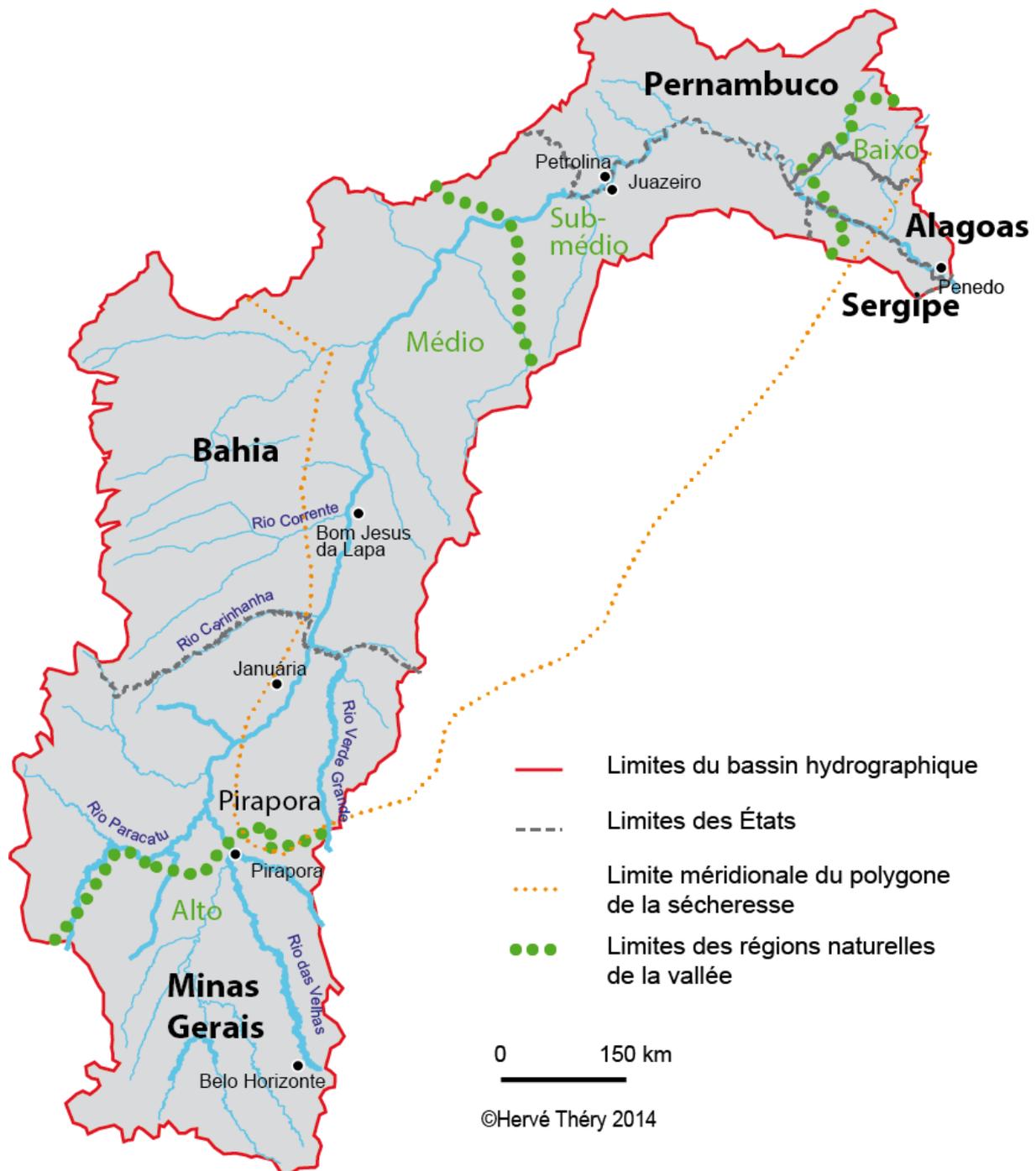


Figure 2. Limites et subdivisions.

Au l'autre bout du pays, les expéditions parties de Paulo, les *bandeiras*, ont abordé la vallée par son cours supérieur. Leur but était, à l'origine, la recherche des métaux précieux mais la chasse aux esclaves s'y substitua assez rapidement. Les Paulistes y étaient incités par les colons de Bahia, ainsi débarrassés sans peine de la menace des tribus du *sertão*, et libres de se consacrer tout entiers la production de la canne à sucre. La vallée devint ainsi l'un des axes de la conquête de l'intérieur du continent, et fut donc, dès le XVIIe siècle, un lieu de rencontre entre des hommes venus du nord et du sud, ces derniers se montrant déjà les plus entrepreneurs.



**Figure 3.** Photo 1: *Fazenda* d'élevage près de Bom Jesus da Lapa. © Hervé Théry, 1977.

Pourtant les premiers qui occupent réellement le terrain furent les gens de Bahia. Grâce à l'institution des *sesmarias*, concession de terres par les représentants du roi du Portugal, la dynastie fondée par Garcia Avila, la Casa da Torre (CALMON 1939), étendit ses domaines au long du São Francisco. Ils atteignaient Paratinga au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, puis s'étendirent jusqu'à l'actuelle frontière de l'État de Minas Gerais. En 1711 Antonil (ANTONIL 1968) parlait de "260 lieues sur la rive droite du São Francisco quand on en remonte le cours dans la direction du sud", soit 1.560 kilomètres. Selon Taunay il agit là du plus vaste latifundium jamais possédé au Brésil, qui ne laissait guère de place dans la province de Bahia que pour la grande famille rivale, la Casa da Ponte, "160 lieues de terre depuis le Morro do Chapéu jusqu'au Rio das Velhas". Malgré ces distributions où les *Bahianos*, proches du pouvoir central, se taillent la meilleure part, les Paulistes ne sont pas absents. Indispensables pour "pacifier" la vallée ils sont de tous les combats contre les Indiens, souvent à l'appel des gouverneurs de Bahia. Ils établissent des relais fortifiés, points d'appui et de ravitaillement qui sont souvent à l'origine des villes actuelles.

Ces premiers établissements permanents ont une fonction stratégique, ils sont bientôt rejoints par d'autres dont la raison être est l'élevage extensif, seule activité possible dans ce *sertão* aride. Il ne demande que de vastes étendues de terres, l'immensité compensant la faible valeur alimentaire des pâturages, de l'eau, celle du fleuve et de ses affluents, et du sel, que l'on trouve en bein des endroits à fleur de terre. Les plantations de canne réclamaient de la viande et des bêtes de somme, or un décret royal avait interdit élevage moins de cinquante lieues de la côte, le *sertão* du São Francisco avait donc trouvé sa vocation.

L'apogée du système coïncida avec la découverte des mines d'or de la haute vallée du Rio das Velhas, vers 1670. Un véritable *rush* amena dans cette région déserte des milliers d'aventuriers, de São Paulo surtout mais aussi du Nordeste. La vallée fonctionnant enfin comme une voie de passage devint une des routes de l'or, c'est par là qu'arrivaient prospecteurs et esclaves, par là que sortait l'or, trop sans doute aux yeux de certains. Sur cet itinéraire, plus facile et plus peuplé que ceux qui menaient à São Paulo à travers la Serra do Mar, il était beaucoup plus difficile organiser la perception des impôts. Pour cette raison, et à cause des plaintes des planteurs privés de leur esclaves, le commerce par la vallée du São Francisco fut interdit par un décret royal en 1701.

L'interdiction de 1701 marque un tournant dans l'histoire de la vallée. On peut rêver de ce qui aurait pu se passer sans elle : Rio de Janeiro ne doit-il pas sa prospérité et son titre de capitale à son rôle de débouché de la route de l'or, le *caminho novo* ouvert à travers les montagnes, au prix d'efforts démesurés ? Bahia aurait sans doute, pour un temps au moins, gardé sa prééminence et la vallée aurait peut-être conservé quelque chose des richesses qui la traversaient. Peut-être un courant d'hommes et de marchandises aurait-il continué circuler une fois les gisements épuisés, comme se maintint le trafic du *caminho novo*.

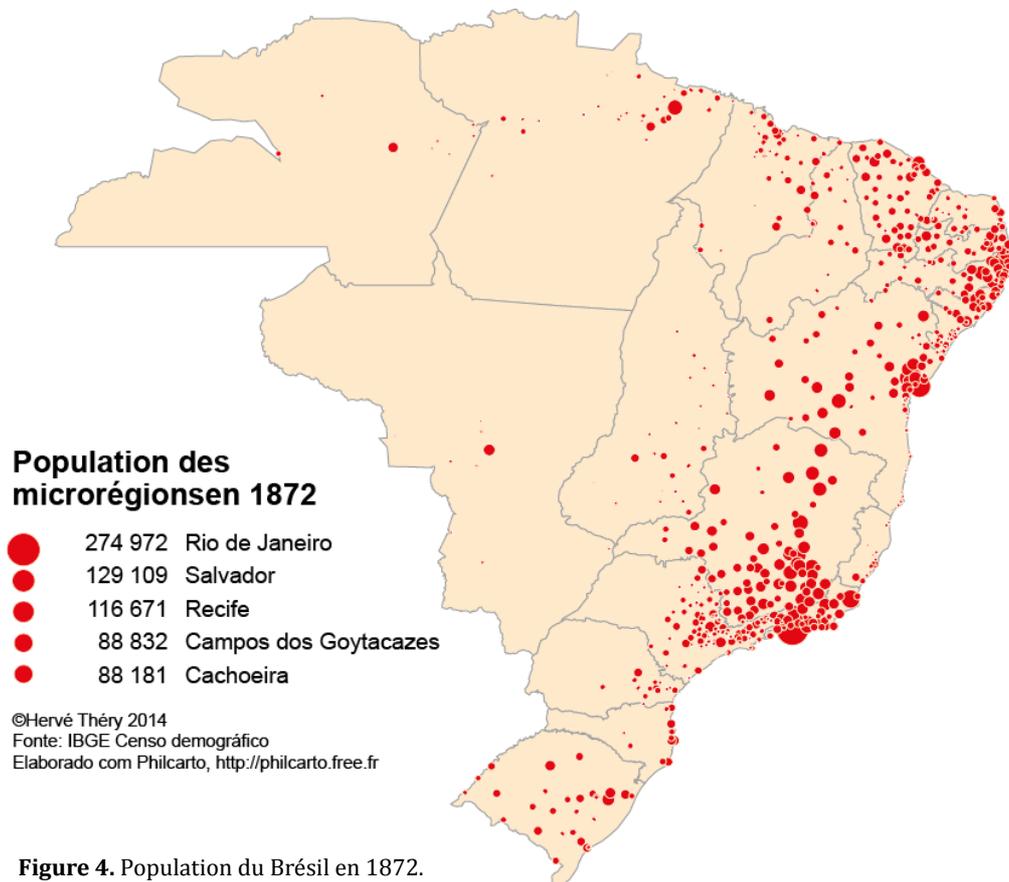


Figure 4. Population du Brésil en 1872.

Il en fut autrement et l'interdiction n'exclut que le bétail, à vrai dire indispensable au ravitaillement des mineurs. Les *fazendas* gagnèrent donc un second marché pour leur viande et leurs cuirs, ce qui renforça leur prospérité et la spécialisation de la région. De nouvelles routes furent ouvertes, vers le sud cette fois. La plus belle occasion de développement était passée, mais du moins un coup de fouet avait-il été donné à l'économie existante et le peuplement avait été renforcé au point que la vallée était devenue l'axe le plus peuplé du pays en dehors du littoral, fournissant même des hommes pour la conquête des provinces du Nord. Cela apparaît bien sur la Figure 4, qui montre la répartition de la population brésilienne lors du premier recensement général de la population, en 1872 et qui souligne bien l'axe de la vallée, seul lien entre le Nordeste et le Sud. Même après la décadence des mines d'or la vallée garda des relations avec le Minas, où l'agriculture, la production de minerai de fer et les industries prirent le relais du métal précieux. À défaut d'être un trait d'union, elle fut au moins en contact avec les principales régions du pays qui prit son indépendance en 1822.

Les échanges avec celles-ci se maintinrent un niveau très bas pendant tout le XIXe siècle et le premier tiers du XXe, où la vallée ne connut, semble-t-il, pas de grands bouleversements. Or pendant ce temps autres États brésiliens connaissaient un net développement et l'écart se creusa de plus en plus. La stagnation prolongée qu'elle subit alors en fit au XXe siècle une région sous-développée, alors qu'au milieu du XVIIIe siècle elle était une des plus prospères du pays.

La seule nouveauté fut que les moyens de transport de l'ère industrielle pénétrèrent dans la vallée et permirent quelques échanges entre Nordeste et Sudeste. Les premiers vapeurs ont été introduits sur le fleuve en 1866 et 1871 (CASTRO 1973), le chemin de fer est arrivé à Juazeiro en 1896, à Pirapora en 1919 seulement. Un commerce plus actif put s'établir, bien que très handicapé par l'irrégularité de la navigation aux basses eaux. À la descente les vapeurs distribuaient les produits manufacturés du Sudeste et chargeaient viande, cuirs et produits de cueillette qu'ils livraient à Juazeiro. Au retour, ils transportaient le sucre pour les hommes et le sel pour le bétail des fazendas, et collectaient les produits de la vallée que réclamaient les industries du Sudeste, en particulier le coton et le ricin.



**Figure 5.** Photo 2: Bateau à vapeur sur le São Francisco. © Hervé Théry, 1977.

Avec les troupeaux qui gagnent à pied Salvador et Belo Horizonte, en passant par les foires et les pâturages d'embouche de Feira de Santana et Montes Claros, c'étaient là les seuls contacts avec l'extérieur. Ils étaient vitaux, car ils procuraient les revenus monétaires et donc les produits industrialisés, mais au total modestes, cette société vivant repliée sur elle-même, isolée, particulariste et fermée.

Elle a été bien décrite par les voyageurs qui ont parcourue, d'Auguste de Saint Hilaire (SAINT HILAIRE 1847) à Richard Burton (BURTON 1869) et Teodoro Sampaio (SAMPAIO 1906). Une étude sociologique détaillée a même été réalisée dans plusieurs de ses villes par Donald Pierson et son équipe dans les années 1950 (PIERSON 1972). Il serait tentant mais inexact de décrire une société figée, qui jamais existé, pourtant les ressemblances s'imposent entre tous récits qui s'étalent sur plus d'un siècle, et l'on peut citer quelques constantes, celles une région qui en est, pour l'essentiel, resté au stade qu'elle avait atteint au milieu du XVIIIe siècle.

La vallée est dominée par les grands éleveurs, héritiers des premiers bénéficiaires des *sesmarias*, les *coronéis*, ainsi nommés d'après leur grade dans la Garde Nationale, titre honorifique ou usurpé. Ils possèdent de très vastes domaines, bien délimités au long du fleuve ou de ses affluents, beaucoup moins bien à l'opposé, où les limites sont plus que vagues. Leur titre a donné son nom au système politique qu'ils contrôlaient, le *coronelismo*, la domination des zones les plus isolées par les grands propriétaires fonciers, qui profitaient de l'absence des autorités publiques pour accaparer les pouvoirs

politiques, judiciaires et fiscaux. Le résultat était la création de fiefs pratiquement autonomes, où le *coronel* était tout-puissant, pourvu qu'il garantisse aux gouvernants de l'État et de la Fédération le vote de leurs affidés (LEAL 1948).



**Figure 6.** Photo 3: *Coronelismo*. © Hervé Théry, 1977. Traduction "Jôao de Brito l'appuie et le peuple le confirme, pour maire Fernandes Pedro, ami des pauvres. Avec Fernandes plus de développement pour notre commune". C'est donc le potentat local qui indique aux électeurs pour qui voter pour que la commune se développe...

En dehors des éleveurs et de leurs hommes, la société se résume aux *barranqueiros*, les habitants des rives du fleuve, qui vivent de la pêche et d'une fruste agriculture de décrue, plantant quelques cultures de subsistance sur les berges et les îles découvertes par la baisse des eaux. Ce n'est que dans les années 1950 que l'on vu apparaître quelques norias d'irrigation dans les environs de Cabrobó, avec quelque succès pour la culture des oignons. Enfin, pour être complet, il faut signaler les activités de cueillette sur les terres incultes de *sertão*, fibre de caroa, cire de carnauba, latex de mangabeira.

En fin de compte, au milieu du XXe siècle la vallée du São Francisco semblait vivre toujours à l'époque coloniale, ou peu s'en faut. Cependant des changements lents s'étaient produits, contrecoups de l'évolution plus rapide des autres régions du pays. L'ouverture vers extérieur par des transports plus modernes s'est traduite par une émigration des jeunes hommes vers les plantations de café des États de São Paulo ou du Paraná, puis vers les usines de Rio et de São Paulo. Les vapeurs du São Francisco virent alors passer des flots d'émigrants, ceux de la vallée mais aussi ceux du Ceará du Piauí, de tout le *sertão*. Ils mirent alors sous les yeux des gouvernants de Rio le spectacle de la faim et du dénuement, les forçant à prendre conscience de la grande misère du *sertão*, que dénonçaient par ailleurs les gouverneurs du Nordeste, les journaux et les voyageurs. L'idée se fit alors jour que le *sertão* était la région la plus sous-développée du Brésil et qu'il fallait faire quelque chose pour elle. D'autres régions connaissent elles aussi des calamités naturelles et la misère, mais l'idée avait une force suffisante pour déclencher d'importants programmes de secours et de mise en valeur dans le *sertão*, et en particulier dans la vallée du São Francisco.

### 3. Le São Francisco, région à développer

La date inaugurale des actions de développement dans la vallée est 1946, lorsque l'assemblée constituante élue après la chute de Getulio Vargas décide attribuer la région pendant vingt ans 1% du budget fédéral et crée la CVSF *Comissão do Vale do São Francisco*. Les objectifs sont très ambitieux puisque la CVSF doit mener de front tous les secteurs, de l'irrigation à la santé et à la scolarisation.

Pourquoi ces nouvelles ambitions et pourquoi à cette date ? La réponse est double. On s'était rendu compte qu'aucune action sectorielle ne pouvait être menée seule et il y a manifestement eu dans l'esprit des constituants la volonté d'imiter la *Tennessee Valley Authority*, affirmée dans les débats et répétée à de nombreuses reprises par la suite. On peut y voir le désir sincère de s'inspirer d'une formule qui avait fait ses preuves, mais aussi celui de présenter à l'étranger les apparences d'un pays en plein développement, ce on appelle au Brésil des réalisations "*para inglês ver*".

Quant à la date, elle a aussi une double signification. La chute de Vargas rendait nécessaire le lancement de grands projets capables de mobiliser l'opinion du Brésil tout entier, comme elle avait été derrière "Getúlio". Apparemment le but visé ne fut pas atteint puisque celui-ci fut élu président de la République en 1950, ce qui n'affecta du reste pas le sort de la CVSF car le nouveau président eut à cœur de prouver que lui aussi ferait beaucoup pour la vallée du São Francisco. Par ailleurs la création de la CVSF intervint au lendemain de la seconde guerre mondiale, qui avait mis en lumière le rôle que pourrait jouer la vallée. Pendant un temps, la menace des sous-marins allemands avait interrompu la navigation côtière et du coup le fleuve était apparu de nouveau comme la seule liaison possible entre les deux principales régions du pays. Les navires entre Pirapora et Juazeiro avaient été réquisitionnés pour le transport des troupes, du matériel militaire et des produits stratégiques, il s'en était suivi une désorganisation totale du trafic civil, sans pour autant que les besoins militaires soient satisfaits. La précarité des transports dans une région dont l'intérêt stratégique était ainsi brutalement révélé pesa sans doute assez lourd dans la décision de la développer, prise juste après la guerre. Une autre solution fut trouvée avec la construction de routes parallèles à la côte et de nos jours deux axes routiers relient Rio et Salvador, alors que la navigation sur le fleuve est moribonde. Il est évident que depuis 1946 une mutation dans les techniques de transport eu lieu, au profit de la route et du camion, mais dès cette époque le projet de faire du São Francisco un grand axe de circulation n'était plus très réaliste, et le mythe l'emportait déjà sur la réalité.

Le phénomène n'est pas rare dans l'histoire de la vallée. Les titres que nous citons en commençant, choisis parmi bien d'autres, montrent que malgré sa très grande pauvreté et le piètre rôle qu'elle a joué dans la vie économique du pays, elle suscite des enthousiasmes et des promesses de lendemains resplendissants. Prenons comme exemple la définition qu'en donne le naturaliste José Vieira Couto (COUTO 1299), "le très précieux don du ciel, Méditerranée et Nil brésilien. El-Dorado et terre de délices". La vallée a de fait réellement joué un certain rôle dans la constitution du territoire brésilien, elle a été le lieu de rencontre des flux venus de Bahia et de São Paulo pendant le cycle de l'or, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et pendant la seconde guerre mondiale elle a effectivement été un trait d'union. Cependant, sous réserves d'études plus détaillées de son histoire, il ne semble pas qu'on lui doive l'existence de la nation brésilienne, comme on le prétend parfois. Malgré ce qu'il faut bien appeler son échec, la région continue à être considérée comme prometteuse, au point que, sur cette foi, on ait engagé de très fortes sommes. Il y a là quelque chose d'un peu irrationnel, qui ne s'explique que par une conviction bien ancrée dans l'esprit de bon nombre de Brésiliens.

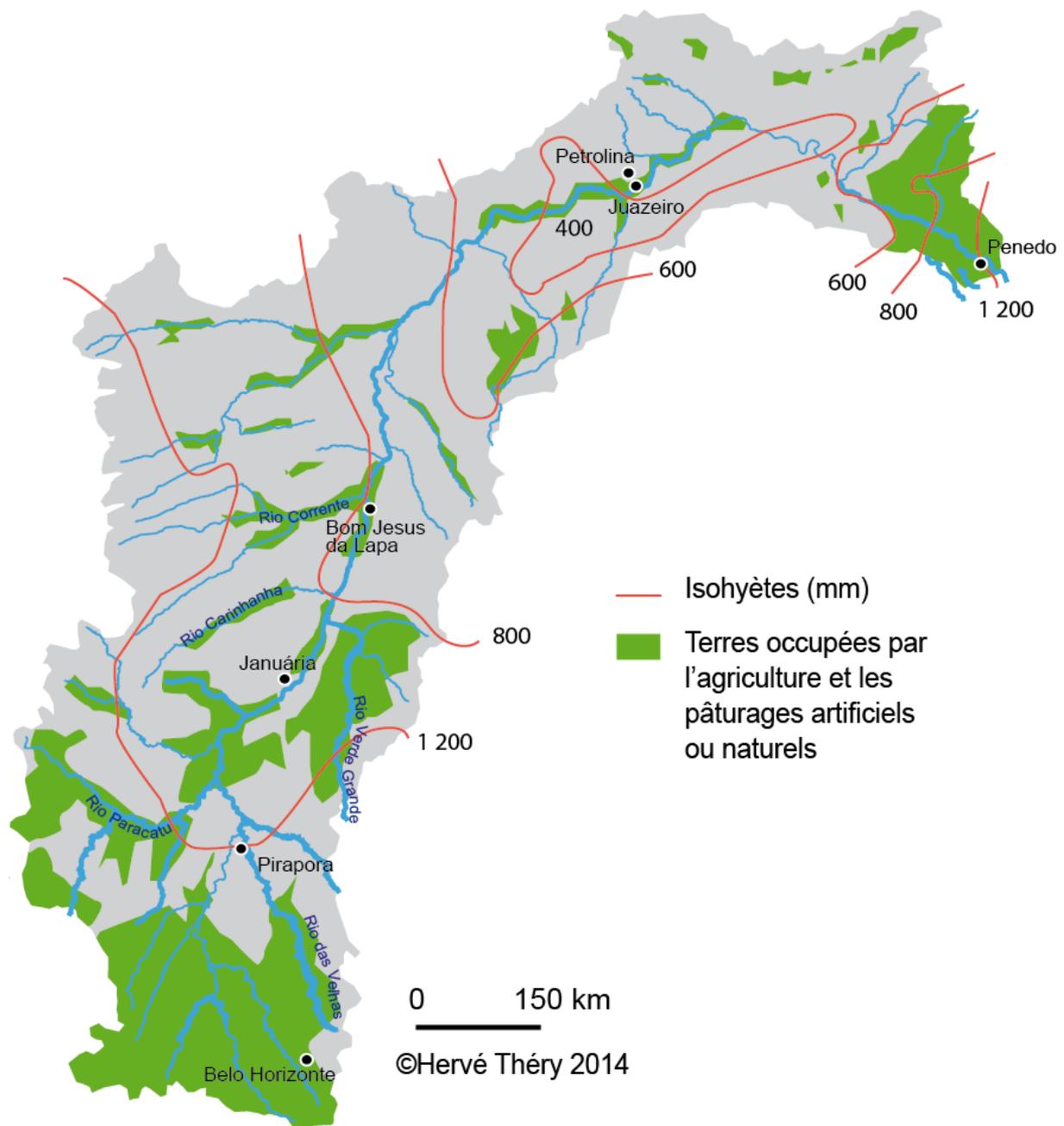


Figure 7. Utilisations actuelle des terres.

C'est que le *sertão* n'est pas seulement une forme de végétation et un mode de production, c'est aussi l'inconnu. À ce sens, il dépasse de beaucoup le Nordeste aride, ce fut longtemps l'intérieur de l'État de São Paulo (des cartes du XIXe siècle mentionnent encore le terme), c'est tout l'intérieur mal connu, comme l'étaient naguère encore (avant la construction de Brasília) les savanes du Centre-Ouest et aujourd'hui les forêts d'Amazonie<sup>3</sup>. Et cet inconnu, loin d'être effrayant, est synonyme de promesses, de richesses à portée de la main de qui veut aller les prendre, que ce soient des minerais, des plantes (les *drogas do sertão*) ou des terres vierges. Peu importe qu'aucune étude sérieuse ne confirme ces espoirs, que personne même ne soit allé voir ce qu'il en était, la vision de ces espaces encore à conquérir est la garantie que le Brésil est un pays riche, d'avenir du moins.

<sup>3</sup> L'équivalent le plus exact en français serait "bled" ou "brousse".

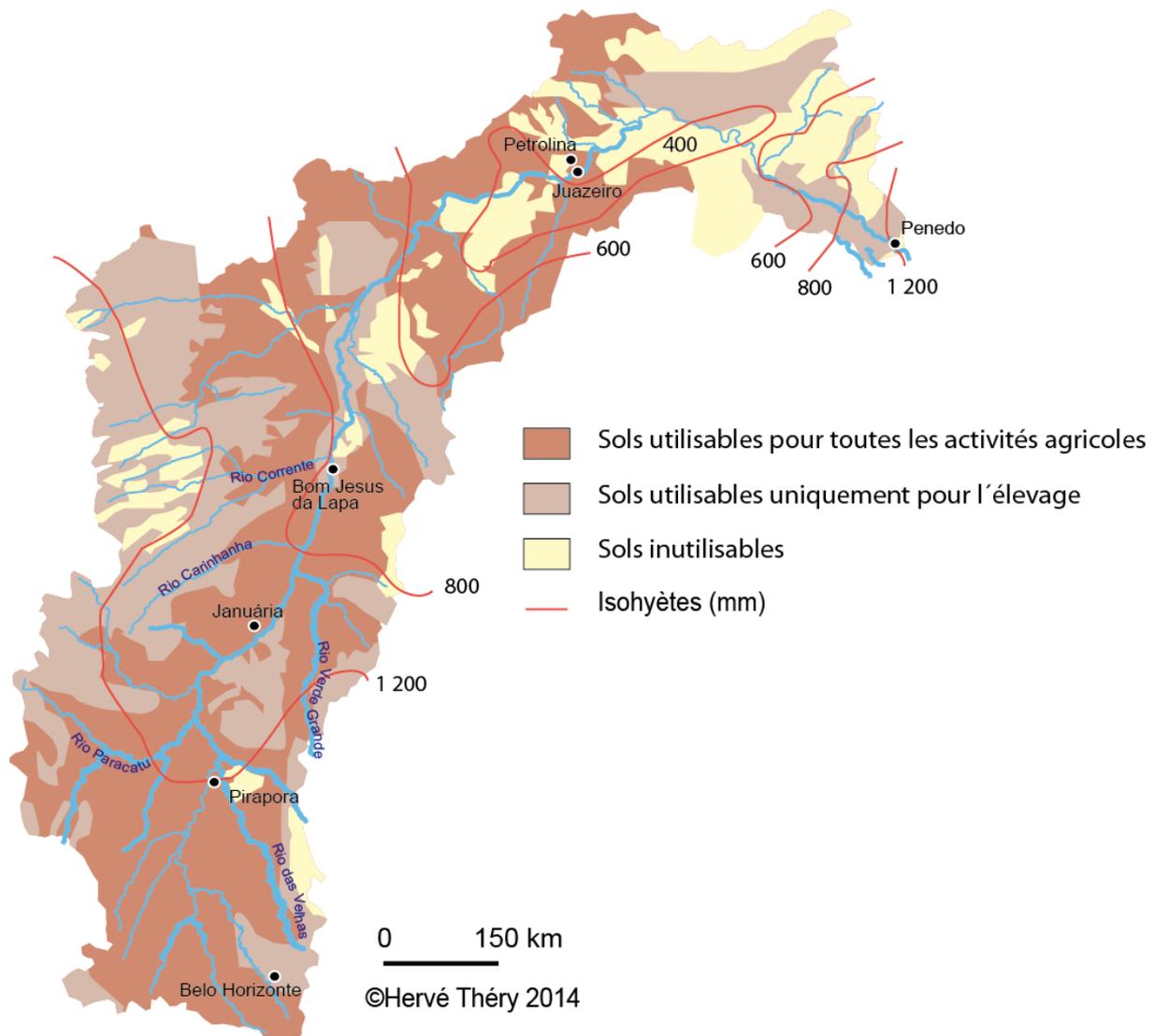


Figure 8. Potentiel des sols.

Or le São Francisco était alors pour beaucoup de Brésiliens le sertão par excellence (JAMES 1948) : il est situé dans le *sertão* au sens strict, on savait vaguement qu'il coule quelque part dans l'intérieur, à l'ouest. Il est plus connu que d'autres régions plus lointaines grâce son mythe propre de fleuve de l'unité nationale. Son exploration est assez aisée et bon nombre de journalistes se sont faits ses avocats au terme de voyages somme toute point trop périlleux, que leur prose embellissait. Il est également connu parce que des troubles ont éclaté plusieurs reprises, batailles de *vaqueiros* et rivalités de *coronéis*. De 1925 à 1927 la colonne Prestes<sup>4</sup> (MACAULAY 1974) y fit plusieurs incursions, livrant bataille aux forces de l'ordre appuyées par les hommes de main des *coronéis* et c'est sur ses rives que fut tué Lampião, le plus illustre des *cangaceiros*<sup>5</sup> (QUEIROZ 1968) : pour en venir bout il fallut envoyer de véritables expéditions en regroupant les forces de plusieurs États. Pour toutes ces raisons le São Francisco est paré un prestige sans égal aux yeux de gens qui n'y sont jamais allés.

<sup>4</sup> Partie du Rio Grande do Sul sous la conduite du futur secrétaire général du Parti Communiste Brésilien, après deux ans de chevauchées et de combats elle rejoignit la Bolivie au terme d'une "longue marche" de 22 500 km.

<sup>5</sup> Bandits d'honneur qui rançonnaient fazendas et village du *sertão*, souvent avec la complicité d'une grande partie de la population.

Parmi eux la plupart des députés de la Constituante de 1946, à la recherche d'un grand dessein mobilisateur, soucieux de ne plus voir le pays menacé d'être coupé en deux et obnubilés par exemple de la T.V.A.: les plans de développement de la vallée du São Francisco sont sortis de cette conjonction.

La vallée entre alors dans une nouvelle phase de son histoire que l'on a pu appeler le cycle des commissions. Une phrase que la traduction affadit malheureusement résume bien les enchaînements: "Le corral engendré le *coronel* (du sang coulé à flots). Le *coronel* a engendré le politicien (des discours ont coulé à flots). Le politicien a engendré les commissions (des crédits ont coulé à flots), et avec les crédits surgit l'espérance". L'article 29 des "Dispositions constitutionnelles transitoires" chargeait le gouvernement de "tracer et exécuter un plan de mise en valeur totale du São Francisco et de ses affluents". La loi no 541 du 15/12/1948 créait la CVSF, chargée de l'application de ce plan. À celle-ci succéda la SUVALE (*Superintendencia de Desenvolvimento do Vale do Francisco*) créée par le décret-loi no 292 du 28/2/1967, puis la CODEVASF (*Companhia de Desenvolvimento do Vale do Francisco*), créée par la loi no 6088 du 16/1/1974 et actuellement en fonction.

Avant ce dernier changement avait été voté en février 1972 un programme spécial, le PROVALE, *Programa especial para Vale do São Francisco*, aux objectifs très divers dont l'exécution était confiée aux ministères techniques et non la Suvale. Les ressources dégagées pour son application étaient de 680 millions de cruzeiros pour deux ans (280 millions de dollars de l'époque).

Les raisons que l'on peut avancer pour expliquer cet effort spécial sont de plusieurs ordres : la sécheresse de 1970 avait fait prendre conscience au gouvernement des problèmes du Nordeste assimilés quelque peu abusivement au surpeuplement. La réponse avait été le PIN (*Programa de Integração Nacional*), qui consistait à ouvrir des routes vers les régions réputées sous-peuplées, en Amazonie notamment. Le fleuron en avait été la route transamazonienne mais le São Francisco avait eu sa part, 350 millions de cruzeiros lui étant attribués. On peut aussi voir dans ce plan une réponse à des menaces venues de deux horizons très différents. En effet, peu de temps auparavant avait éclaté un scandale lié à la vente de terres à des étrangers – des Nord-Américains – dans l'ouest de l'État de Bahia, sur la rive gauche du São Francisco, tandis que se constituait un foyer de guérilla dans la vallée moyenne, vite étouffé avec la mort de son chef, le capitaine Carlos Lamarca.

Cette action n'eut pas de suite et la responsabilité principale du développement de la vallée a donc reposé sur les trois agences qui se sont succédé depuis 1948. L'analyse précise de leur action et de leurs résultats reste à faire et nous nous contenterons ici de l'esquisser en décrivant les objectifs assignés à chacun entre eux et en insistant sur la rupture intervenue entre la CVSF et ses héritières.

La compétence de la CVSF était celle de l'organisme polyvalent voulu par les admirateurs de la T.V.A : navigation, irrigation, transports, éducation assistance médicale, etc. Quant à son bilan au bout des vingt ans prévus par la Constitution, il faut bien dire il été assez maigre. Il faudra analyser les raisons de cet échec, qui pas été total puisque la Suvale a trouvé en 1967 un petit héritage, un début de connaissance scientifique de la vallée, domaine où tout était faire. Par ailleurs la Commission qui avait le goût des réalisations tangibles a beaucoup construit, écoles, hôpitaux, routes, quais etc. Un certain effort de création d'infrastructures a été fait, auquel il faut ajouter une action sociale ponctuelle. Sans être nul, le bilan est assez mince, en particulier en regard des crédits employés et des problèmes à résoudre dans les 640.000 km<sup>2</sup> de la vallée.

Le terme des vingt ans étant presque atteint, il fallait de toute façon envisager de donner un successeur la CVSF. L'occasion se présentait de réaliser une réforme profonde d'un organisme très discrédité, que saisirent les militaires au pouvoir depuis 1964. Suivant les recommandations de l'US-AID/Brésil, ils lui substituèrent un organisme nouveau, dont la politique fut très différente. L'ère de la CVSF avait somme toute changé peu de choses dans la région, et en tout cas pas les rapports sociaux. Avec la Suvale, si le changement ne fut pas immédiat – tant s'en faut puisque les véritables effets ne se font réellement sentir aujourd'hui – une véritable mise en valeur était entreprise, qui devait bouleverser la société ancienne et la géographie de la vallée.

#### 4. La mise en valeur de la vallée du São Francisco

Pour saisir la portée de l'évolution engagée, il importe tout d'abord de connaître les buts visés et les moyens choisis. Le mot d'ordre nouveau fut celui de la sélection des objectifs, sectoriels et géographiques. L'idée retenue fut de choisir quelques régions au potentiel élevé et d'y concentrer tous les efforts. Pour ce faire, on partit de l'hypothèse que la ressource principale à mettre en valeur était l'eau, et le moyen de la valoriser l'irrigation. Avec l'assistance technique du *Bureau of Reclamation* du *Department of Interior* des États-Unis, on sélectionna neuf régions prioritaires de 10 000 km<sup>2</sup> au maximum, choisies en fonction de leur potentiel en terres de bonne qualité, de la disponibilité en eau et de la présence d'infrastructures suffisantes. Des études détaillées furent entreprises sur leurs ressources, le plus souvent en association avec des bureaux d'études étrangers et des projets précis de mise en valeur élaborés. Il a fallu du temps, tout cela coûté cher et les crédits ont parfois manqué pour aller aussi vite que prévu. Il donc fallu attendre le milieu des années 1970 pour voir engager les travaux et à la fin de la décennie la phase de fonctionnement effectif n'est pas partout atteinte.

Malgré la continuité des actions menées il faut signaler un nouveau changement de statut survenu en 1974 : la Suvale, service public, cède alors la place à la Codevasf, entreprise public de droit privé. Le cas n'est pas unique, à la même époque les Postes et la recherche agronomique ont également été transformées en entreprises, comme aux États-Unis. Le but recherché était de donner "une plus grande souplesse [...] sur le modèle des grandes entreprises privées". La loi de création redéfinit les objectifs de la compagnie : "la Codevasf a pour finalité la mise en valeur à des fins agricoles des ressources en eau et en terres de la vallée du São Francisco, directement ou par l'intermédiaire d'entités publiques ou privées, en promouvant le développement intégré des aires prioritaires". C'était donc reconduire, de façon plus restrictive encore, les objectifs et les méthodes de la Suvale.

Le programme élaboré pour ces régions prioritaires est essentiellement fondé sur l'irrigation, elles sont décrites dans un document de la Codevasf en 1976, dont les données sont un peu différentes de celles du document de base pour la planification du II<sup>o</sup> PND Programa de ação do Governo para o Vale do São Francisco (CODEVASF 1975, CODEVASF 1976). La plupart d'entre elles devront à terme comprendre un ou plusieurs grands périmètres irrigués, dont celui de Jaíba, qui serait avec ses 100.000 ha le plus grand d'Amérique latine. D'autres ont une vocation particulière : région laitière d'Alagoas-Sergipe, haricots dans la région d'Irecê, colonisation agricole de Paracatu, manioc destiné à la production d'alcool, reboisement et activités touristiques sur les rives du lac de Três Marias. De grands aménagements hydrauliques sont prévus à proximité de l'embouchure pour substituer la grande riziculture et la pisciculture aux petites rizières et à la pêche d'autrefois dans les várzeas, dépressions périodiquement inondées par les crues du São Francisco, que la construction du barrage de Sobradinho doit supprimer.

Il s'agit donc pour l'essentiel d'un programme d'irrigation : ayant renoncé à mettre en valeur toute la vallée, la Suvale et la Codevasf ont choisi de valoriser sa plus grande richesse, l'eau. On a cessé de considérer le fleuve comme un axe de circulation pour y voir plutôt un énorme "gisement d'eau", particulièrement précieuse dans une région semi-aride. En comparant les figures 4 et 5 on peut constater que de vastes étendues de sols relativement fertiles ne sont pas occupées, pour la plupart situées dans des zones où les précipitations sont inférieures 1.200 mm par an. Sur les 64.000.000 ha de la vallée, 27.500.000 ne sont pas utilisés, ou le sont de loin en loin comme pâturage naturel. Sur ce total, on a calculé que 620.000 ha pouvaient être irrigués avec quelque chance de succès. On estime, d'après les résultats des périmètres irrigués actuellement en production, qu'un hectare planté en coton, oignons, haricots et riz (qui ne sont pas les cultures les plus lucratives) produit 2 400 cruzeiros par an, contre 840 pour les mêmes cultures sans irrigation (GEIDA 1973). Ce sont là des perspectives réellement prometteuses, qui n'existent pas dans d'autres zones du *sertão*, et le choix paraît justifié. Il se pourrait pourtant qu'il doive être reconsidéré.

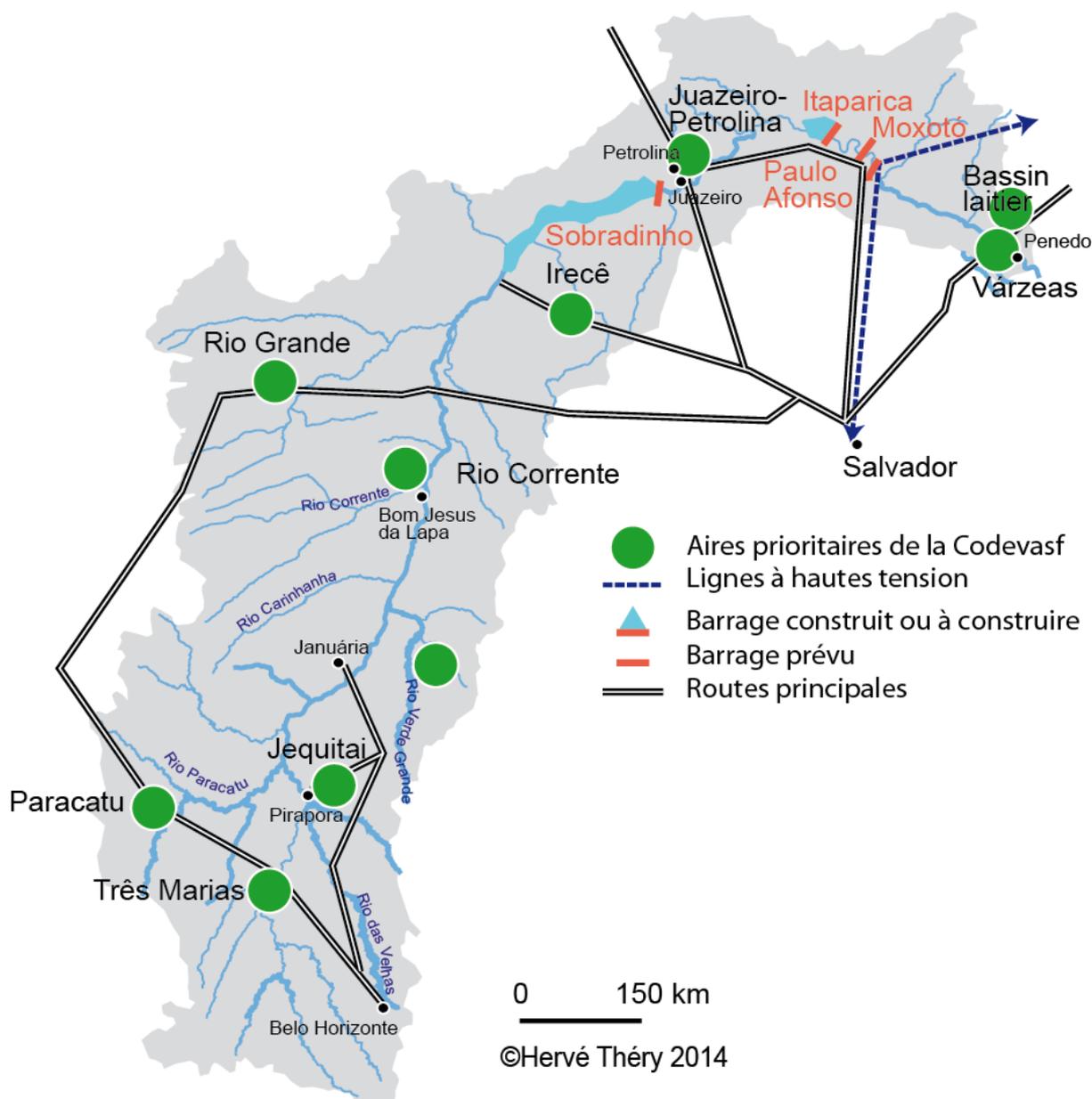


Figure 9. Les aménagements.

### 5. Obstacle au développement du São Francisco, la compétition pour l'eau

Si l'eau est la plus grande richesse potentielle de la vallée, elle est aussi la plus disputée et un conflit apparaît entre ses utilisateurs : la consommation domestique, l'élevage et dans une moindre mesure l'industrie ont également besoin de quantités croissantes d'eau, dont une partie seulement revient au fleuve. Le volume en est restreint et ces demandes à elles seules ne poseraient pas de problème, sinon ceux de la nocivité des rejets. Mais l'irrigation se heurte une redoutable concurrence, celle de l'hydroélectricité.

Axe de circulation et gisement d'eau, le fleuve est aussi une source d'énergie dont l'exploitation a commencé et va se poursuivre activement. En 1945 avait été créée, avant même la CVSF, la CHESF *Companhia Hidroeletrica do São Francisco*, dont la première réalisation fut le barrage de Paulo Afonso, construit en 1955 sur les chutes du même nom. En amont, le barrage de Três Marias, construit en 1961, qui avait été conçu comme régularisateur du débit fluvial, a servi de plus en plus de fournisseur énergie électrique pour Belo Horizonte, en pleine croissance. Entre 1961 et 1967 la CHESF construisit une

deuxième centrale à Paulo Afonso et en mit en chantier une troisième, inaugurée en 1972. Au total ces trois usines ont une puissance installée de 1 524 000 kW. En 1971 avaient commencé les travaux de Moxotó, en 1973 ceux de Sobradinho, en 1975 ceux de Paulo Afonso IV et Itaparica, 4 880 500 kW dans une première tranche, 6 350 000 kW dans une deuxième. Enfin était prévue la construction de Xingó, 4 000 000 kW. En 1982 la puissance installée serait de 7 874 000 kW et 11 874 000 kW avec Xingó. Sur cette source énergie abondante renouvelable repose l'urbanisation et l'industrialisation de tout de Nordeste, de São Luis do Maranhão à Salvador. Le fleuve a donc, dans ce domaine, un rôle très important, mais dont la vallée ne tire qu'un bénéfice assez mince puisque l'essentiel de l'énergie produite est transféré et consommé hors de ses limites. En revanche de sérieux inconvénients sont apparus.



**Figure 10.** Photo 4: Hydroélectricité dans le canyon du São Francisco. © Hervé Théry, 1977.

Les plus immédiats sont liés au remplissage des lacs de barrage. Si Paulo Afonso et Moxotó, construits sur les chutes et Xingó, dans le canyon qui leur fait suite, n'en ont que de très modestes, il n'en va pas de même d'Itaparica et surtout de Sobradinho. Conçus pour assurer la régularisation du débit indispensable au fonctionnement de l'ensemble, ces deux barrages ont d'énormes réservoirs, 884 km<sup>2</sup> pour Itaparica et 4 214 km<sup>2</sup> pour Sobradinho. Leur remplissage a eu pour conséquence de noyer plusieurs agglomérations, d'obliger à déplacer plus de 80.000 personnes et de ruiner la navigation fluviale. À plus long terme on peut se demander comment vont se comporter ces nappes d'eau stagnantes dans une région semi-aride où l'humidité relative de l'air est en moyenne de 60 % : pour Sobradinho, le plus grand lac artificiel du continent, on estime que l'évaporation est de 190 m<sup>3</sup> par seconde. En outre, le barrage a été conçu pour assurer un débit minimal de 2 060 m<sup>3</sup>/s dans l'hypothèse d'une sécheresse de 4 à 5 ans, comparable celle de 1952-1956, or un tel objectif exige que la nappe d'eau soit maintenue à la cote de 392,5 m le plus souvent possible, ce qui gêne l'irrigation en amont comme en aval. En aval les crues sont supprimées, et avec elles les cultures de décrue, entre Sobradinho et Paulo Afonso l'irrigation ne serait possible qu'à condition de ne jamais faire descendre le débit en dessous de 2,06 m<sup>3</sup>/s. En amont elle serait limitée par la nécessité de maintenir le réservoir constamment plein : aux hautes eaux le débit du fleuve suffirait à tous les besoins, mais aux basses eaux rien ne devrait en être distrait.

L'énoncé de ces besoins contradictoires suggère évidemment d'établir un bilan chiffré pour vérifier leur compatibilité. Ce travail été en partie fait par la *Development and Resources Corporation* (d&r

1974) et sans entrer dans le détail des calculs nous en donnerons le résultat sous la forme d'un tableau des allocations en eau pour les différents utilisateurs en amont de Paulo Afonso en l'an 2000. Elles sont conçues pour satisfaire tous les besoins, à l'exception de ceux de l'irrigation, plus de 90 % des quantités prévues pour an 2000 étant déjà utilisées par les périmètres existants.

**Tableau 1.** Les calculs de la *Development and Resources Corporation*.

	Allocations (m <sup>3</sup> /s)	Consommation (m <sup>3</sup> /s)	Flux de retour (m <sup>3</sup> /s)
<b>Usages domestiques</b>	35	15	20
<b>Élevage</b>	15	10	5
<b>Industrie</b>	35	10	25
<b>Navigation</b>	500	0	500
<b>Hydro-électricité</b>	2.270	210	2.060
<b>irrigation</b>	30	18	12

**Tableau 2.** Le programme de la Codevasf pour 1975-1979.

	Allocations (m <sup>3</sup> /s)	Consommation (m <sup>3</sup> /s)	Flux de retour (m <sup>3</sup> /s)
<b>Usages domestiques</b>	35	15	20
<b>Élevage</b>	15	10	5
<b>Industrie</b>	35	10	25
<b>Navigation</b>	500	0	500
<b>Hydro-électricité</b>	2.270	210	2.060
<b>irrigation</b>	590	350	240

La comparaison entre ce tableau et celui qui figure dans le programme de la Codevasf pour 1975-1979 (CODEVASF 1975) et qui cite comme source ce même tableau de la D. and R. Corp. suggère quelques remarques et surprises. On voit que les chiffres, en principe tirés de la même source, ne concordent pas, l'allocation attribuée par la Codevasf à l'irrigation est en fait le chiffre que la R. and D. calculait pour irriguer 620.000 hectares. La consommation et le flux de retour ont été arbitrairement fixés 60 % et 40 % de l'allocation, alors que la D. and R. les estimait à 162 et 428 m<sup>3</sup>/s. On constatera que les totaux sont respectivement de 1 885 et 3 445 m<sup>3</sup>/s, alors que le débit embouchure est de 2 943 m<sup>3</sup>/s. Nous sommes amenés constater qu'il y a une erreur, ou que la Codevasf entend maintenir son programme irrigation envers et contre tout.

Peut-être ces données doivent-elles être revues, d'abord parce que dans un cas il n'est question que de l'amont de Paulo Afonso alors que dans le second les allocations sont en principe celles de toute la vallée. Ensuite parce qu'il ne nous semble pas possible d'établir des allocations en un seul chiffre, on a vu que les problèmes d'irrigation se posaient différemment en amont et en aval de Paulo Afonso, mais ils varient aussi selon les précipitations de l'endroit considéré. Les besoins des autres utilisateurs ne sont pas non plus uniformément répartis, ils dépendent de la localisation des consommateurs, industries, cheptels, villes. Il faut donc tenir compte du point précis du cours fluvial dont on parle pour estimer la ponction sur un débit qui n'est pas partout le même. De plus, tous ces besoins sont variables dans le temps, en particulier ceux de l'irrigation, qui augmentent fortement avec la saison sèche, de mai à septembre dans le *sertão*, de décembre février dans la basse vallée. Comme le débit du fleuve varie lui aussi avec les saisons (de 1 850.000 à 5.000 m<sup>3</sup>/s), il faut tenir compte également du moment de l'année. Ainsi le problème des rivalités pour

l'utilisation de l'eau est plus complexe qu'il n'y paraissait naguère et des calculs précis seront nécessaires pour établir un bilan en chaque saison et pour chaque région.

Ces calculs sont en cours et un accord devra être trouvé entre les parties en présence, au besoin par un arbitrage des autorités compétentes, ministère du Plan ou de la présidence de la République. Il ne semble pas imaginable que la CHESF renonce à construire l'un de ses barrages, la consommation en énergie du Nordeste qui s'accroît de 18 % par an interdit tout retard. Or le São Francisco est le seul grand fleuve de la région et la construction de centrales thermiques aggraverait la dépendance du Brésil et le déséquilibre de ses échanges. On pourrait envisager de diminuer les réserves eau stockées par les barrages, l'évaporation en serait réduite et les contraintes pour l'irrigation moins lourdes, l'inconvénient serait de limiter la marge de sécurité de l'approvisionnement électrique et de mettre les villes et les industries à la merci d'une grande sécheresse.

Du côté de l'irrigation, des ajustements semblent possibles. Environ 95.000 ha étaient irrigués avant les aménagements (78.000 par des particuliers et 17.000 par des organismes publics), et consommaient 25 m<sup>3</sup>/s. La réalisation complète des plans prévus pour la période 1975-1979 porterait le total 372.000 ha, sans compter l'expansion probable de l'irrigation privée. La consommation en eau serait alors de 95 m<sup>3</sup>/s ce qui est assez loin des 350 m<sup>3</sup>/s<sup>6</sup> que réclame la Codevasf pour irriguer la totalité des 620.000 ha et même des 162 m<sup>3</sup>/s que la D&R estime nécessaires pour la même superficie. Si l'on compare les surfaces irrigables reconnues et les projets d'utilisation déjà élaborés, on constate que selon les régions la mise en valeur est très inégale : intégrale dans les secteurs de Jaiba, Jequitai et dans les várzeas, elle ne sera que de 65% dans celui du Rio Grande, de 50 % dans celui de Juazeiro et de 65 % dans celui du Rio Corrente, le plus isolé où plus de 200.000 ha ne seraient pas utilisés<sup>7</sup>. En acceptant de ne pas irriguer ces zones,



**Figure 11.** Photo 5: Récoltes des oignons sur une parcelle irriguée. © Hervé Thériu, 1977.

<sup>6</sup> Dans le PND le total était de 326 000 ha qui requéraient 865 m<sup>3</sup>/s.

<sup>7</sup> Dans le 11 PND : 100 % (Jaiba), 50 % (Jequitai), 80 % (várzeas), 25 % (Rio Grande), 70 % (Juazeiro) et 75 % (Rio Corrente). On a donc réduit les prévisions pour la région de Juazeiro, on les augmentées pour les várzeas et le Rio Grande, des changements dans les projets retenus se sont donc produits et peuvent se produire encore.

la Codevasf réduirait sensiblement les problèmes de rareté de l'eau. En revanche, il n'est pas en son pouvoir de limiter l'expansion de la petite irrigation privée, sa rentabilité ayant été démontrée par les résultats des périmètres publics elle s'est développée rapidement. Grâce à des pompes à moteur, de petits exploitants ont pu se lancer dans la culture des oignons, dont la vallée est devenue la seconde région productrice au Brésil. Il serait sans doute difficile de réduire cette activité très lucrative si l'on décidait de donner priorité absolue à l'hydroélectricité.

Dans ce cas quelles seraient les solutions de remplacement pour l'agriculture de la vallée ? La R. and D. a examiné les perspectives de chacune des productions envisageables (cultures sèches, élevage bovin, porcin et caprin, sylviculture). Elles ne sont pas mauvaises puisque de vastes superficies sont encore disponibles et que la productivité actuelle très basse et peut être fortement augmentée. Mais la vallée peut-elle être compétitive avec d'autres régions, plus développées et mieux situées, si elle renonce jouer son meilleur atout ?

Un arbitrage devrait établir en fonction des coûts et de la rentabilité, au sens le plus large du terme, de l'irrigation et de l'hydroélectricité. On estime que "1 ha = 1kW", c'est-à-dire qu'un kW supplémentaire installé obligerait à renoncer à irriguer à un ha irrigué de plus, et vice-versa. D'autres éléments devraient être pris en compte, dont le principal serait le nombre d'emplois créés dans la vallée par l'irrigation, et probablement en dehors de ses limites pour ceux découlant de l'industrie fondée sur l'énergie électrique. En dernier ressort il agit d'un choix politique entre deux modes de développement, selon la priorité retenue l'eau sera accordée à l'un ou à l'autre des deux organismes, si réellement il n'est pas possible de tout faire la fois.

## **6. Perspectives avenir de la vallée du São Francisco**

À supposer qu'un plan cohérent soit élaboré par la CHESF et par la Codevasf, que peut-on en attendre pour l'avenir de la vallée ?

Les effets des équipements hydroélectriques ne sont pas des plus bénéfiques, beaucoup de contraintes imposées aux autres activités en échange de bien minces avantages. L'électrification de la vallée sera accélérée, ce qui permettra le pompage électrique, mais la plupart de l'énergie produite n'en sera pas moins exportée vers le littoral. Très peu d'emplois créés, si ce n'est pour la construction des barrages.

Le modèle d'irrigation choisi privilégie les grands périmètres pourvus d'équipements lourds (pompes électriques, canaux de ciment) et exige des investissements importants. Ceux-ci, pour être amortis, impliquent des cultures très lucratives mais délicates. Aussi les stages de formation de trois mois que la Codevasf organise pour les colons de ses périmètres irrigués ne suffisent-ils pas, on ne transforme pas du jour au lendemain un paysan analphabète en un spécialiste des tomates ou des raisins sous irrigation, capable de diriger une équipe d'employés et de calculer les dates de plantation les plus opportunes pour la commercialisation des récoltes.

Devant ces difficultés, il semble que l'on ait été tenté d'infléchir progressivement les objectifs sociaux de la colonisation vers ceux de la rentabilité du capital investi, c'est-à-dire vers l'ouverture des périmètres à des firmes privées, souvent étrangères à la région. Certes la colonisation et le développement de petites entreprises locales sont maintenus dans les plans actuels, mais la part des grandes entreprises est désormais très importante. Elles ont tout le savoir-faire technique, commercial et financier souhaitable et s'installent avec leur personnel propre. Aussi les habitants de la vallée ont-ils que peu de choses à espérer de ces périmètres, si ce n'est des emplois subalternes aux périodes des récoltes. Il sera intéressant d'analyser cette évolution, mais pour le moment force est de constater que même si la vallée peut être le lieu d'une importante mise en valeur, ses habitants risquent de n'en tirer que peu de bénéfices. Ainsi se pose une fois encore le dilemme entre un développement social facilement paternaliste et une simple politique de construction d'infrastructures qui finit par favoriser la minorité possédante, au détriment de ceux on voulait aider à l'origine.

Il faut toutefois se garder de ne voir que cette alternative dans les changements que connaît la vallée, les actions des pouvoirs publics ne sont pas tout et d'autres phénomènes sont en train de s'y produire.

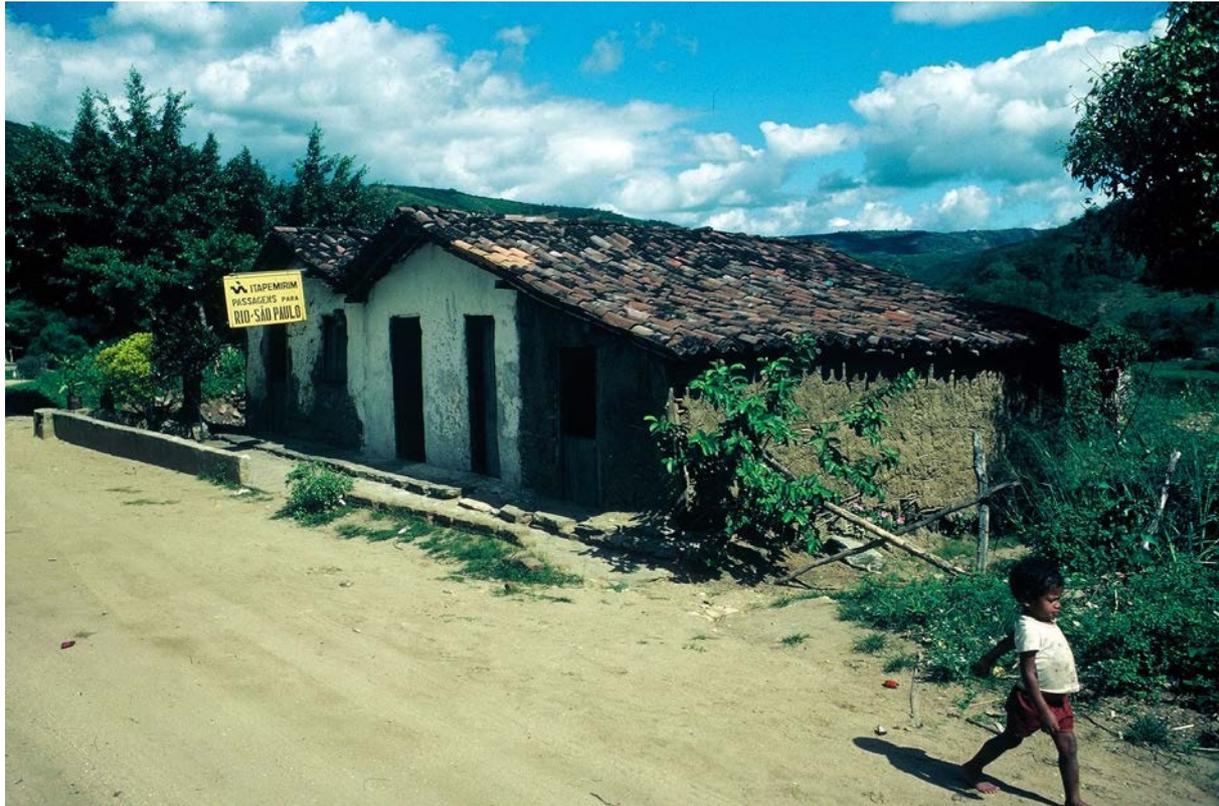


Figure 12. Photo 6: Émigrer, la tentation. © Hervé Théry, 1977.

Le principal est l'ouverture de la vallée par la construction d'un réseau routier qui l'intègre au reste du pays. Ici encore l'initiative publique est déterminante, puisque c'est elle qui est origine des travaux, mais les conséquences se font sentir sur une zone beaucoup plus vaste que celle des seules régions prioritaires. Ces routes apparaissent sur la figure 6, les réalisations les plus spectaculaires sont la Brasília-Salvador, qui coupe la vallée d'ouest en est et la "route du haricot", qui relie Irecê à Salvador et atteint le fleuve à Xique-Xique. Juazeiro et le bas São Francisco, situés sur de grands axes nationaux, disposaient déjà de bonnes liaisons avec Salvador. Simultanément, le réseau se développe autour de Belo Horizonte en atteignant le fleuve à Pirapora et Januaria. La vallée est donc aujourd'hui drainée par les réseaux conquérants des deux capitales régionales, alors que son cours moyen reste très isolé. Son unité y perd et perdra de plus en plus, à moins que des liaisons longitudinales ne soient établies, mais elles ne sont pas envisagées à court terme.

Du point de vue social, les évolutions sont assez semblables dans toute la vallée, développement des modes de vie et des rapports sociaux de la société capitaliste et urbaine, recul de l'autarcie et du coronelisme qui ont longtemps caractérisé la région, ouverture d'agences bancaires, de modestes supermarchés et diffusion de la télévision sont les marques de l'intégration des villes de la vallée au monde moderne et au Brésil du littoral. Il y a ailleurs des rapports réciproques entre le développement encadré et l'évolution spontanée, ne serait-ce que parce que les routes qui ont été faites pour desservir périmètres irrigués et barrages ont stimulé la croissance des villes, pôles de diffusion des modes de vie modernes, et il sera intéressant, dans les années venir, d'étudier les phénomènes dans leurs interactions.

Il faudra du temps pour que se précisent les traits de la nouvelle société et qu'une nouvelle organisation de l'espace se mette en place. Pour le moment nous pouvons toutefois tirer quelques conclusions provisoires en dégageant intérêt de l'étude de la vallée du São Francisco. Son exemple est une démonstration des problèmes qui se posent lorsque les organismes de développement régional entrent en rivalité, il plaide pour la coordination si l'on ne veut pas tomber dans l'incohérence.

Un dessein cohérent est rendu plus nécessaire encore par la limitation des ressources disponibles, en occurrence l'eau. On a dit parfois, un peu vite, que les problèmes du milieu naturel n'étaient que

des problèmes techniques et que ceux-ci étaient tous solubles, ce qui du reste ne faisait que les déplacer au niveau des coûts. On prend ici conscience que ce n'est pas toujours vrai, toute la technique moderne et tous les dollars du monde ne peuvent faire il ait plus d'eau dans le São Francisco. Peut-être au moins pourrait-on faire en sorte qu'il n'y en ait pas de moins en moins, les témoignages historiques et ceux des vieux habitants de la région attestent la diminution du débit du fleuve. La mesure scientifique ne semble pas encore en avoir été faite, mais il est probable que le déboisement massif de la haute vallée, pour les besoins de la sidérurgie du Minas, affecte les précipitations et le stockage de l'eau dans les sols. Si le fait était confirmé il serait très lourd de menaces pour le développement de la vallée, et réglerait par l'absurde le problème de la compétition pour l'eau.

La vallée du São Francisco et les tentatives de mise en valeur dont elle est objet sont aussi une nouvelle occasion de s'interroger sur les limites des actions volontaristes de développement, avec les écueils opposés du paternalisme et de la mise en coupe réglée par des intérêts externes. Enfin peut-on développer une région comme celle-ci sans faire disparaître sa personnalité ? Sans se dissimuler la difficulté de vivre dans cette société, par tant d'aspects arriérée et obscure, peut-on considérer que les progrès du revenu, de l'hygiène et de la scolarisation soient une contrepartie suffisante si la région les paie par la dépendance, l'exode des plus jeunes et des plus habiles ?

Il ne faudrait toutefois pas considérer le São Francisco comme un simple cas d'application. Sa situation géographique, à cheval sur deux des plus importantes régions du Brésil, son passé fait d'espoirs déçus et de nouvelles espérances, son capital de terres vierges et d'eau courant dans la *caatinga* aride, tout cela contribue à en faire une région attachante et encore pleine de promesses. Quelque chose est en marche qui va bouleverser la physionomie du *Velho Chico*<sup>8</sup>, et qui vaut la peine qu'on en suive l'évolution.

## Références

ANTONIL. **Cultura e Opulência do Brasil por suas drogas e minas**. Paris: IHEAL, 1968. Édition établie et traduite par A. Mansuy.

BURTON, Richard. **Exploration of the Highlands of Brazil**. London: Tinsley Brothers, 1869.

CALMON, Pedro, 1939. **História da Casa da Torre, uma dinastia de pioneiro**. Rio de Janeiro: Livraria J. Olimpio, 1939.

CARVALHO, Orlando M.. **O rio da unidade nacional**. São Paulo: Cia Ed. Nacional, 1937. Coleção Brasileira.

CASTRO, Walter de Dourado, 1973, **Pequena História da navegação. Rio São Francisco**. II° PND Programa de Ação do Governo para o Vale do Francisco. Juazeiro: Codevasf, 1975.

CODEVASF. Áreas Prioritárias. Juazeiro: Codevasf, 1976.

COUTO, J. V. (1799), **Memórias sobre a Capitania de Minas Geraes**; seu território, clima e produções metálicas: sobre a necessidade de estabelecer e animar a mineração decadente do Brazil: sobre o commercio e exportação dos metaes, e interesses régios; com um appendice sobre os diamantes e o nitro natural, [s.l.], RIHGB, 1874.

D&R — Development and Resources Corporation 1974. Plano de Desenvolvimento Integrado do Vale do São Francisco. New York, 1974.

FUNDAÇÃO JOAQUIM NABUCO. **Referências Bibliográficas Sobre o Rio São Francisco**, <http://valedosaoofrancisco.com.br/ovale/Referencias.asp>, consultado 20/8/2014.

GEIDA. **Private Irrigation in the Middle and Lower São São Francisco**, 1973.

JAMES, Preston. "The São Francisco, Brazilian sertão". **Geographical Review**, New York, pp 658-661, 1948.

---

<sup>8</sup> Diminutif affectueux de Francisco et surnom que ses riverains donnent au fleuve.

LACERDA, Carlos. **Desafio e promessa, o Rio São Francisco**. Rio de Janeiro: Distribuidora Record, 1964. 151 p.

LEAL, Victor Nunes. **Coronelismo, enxada e voto**. Rio de Janeiro: Forense Editora, 1948.

MACAULAY, Neil. **The Prestes column**, New York: Franklin Watts Inc., 1974.

PIERSON, Donald. **O homem no Vale do São Francisco**, 3 vols. Suvale, 1972.

QUEIROZ, Maria Isaura Pereira de. **Os Cangaceiros**, Paris: Collection Archives Juillard, 1968.

ROCHA, Geraldo, 1946, **O rio São Francisco: fator precípua da existência do Brasil**. 2a ed., São Paulo: Ed. Nacional, 1946.

SAINT-HILAIRE, Auguste de. **Voyage aux sources du Rio São Francisco et dans la province de Goiás**. Paris: Arthus Bertrand, 1847.

**Sampaio**, Teodoro. **Rio São Francisco e Chapada Diamantina**, São Paulo, 1906.

THÉRY, Hervé. "La vallée du São Francisco, une région sous-développée et sa mise en valeur", **Annales de Géographie**, t. 87, n° 483. pp. 520-544, 1978.

THÉRY, Hervé, 1980, "O vale do São Francisco, uma região subdesenvolvida e sua valorização". **Ciencia e Cultura**, Rio de Janeiro, vol. 32, pp. 1010-1027, 1980.

THÉRY, Hervé. "Trente ans d'aménagement de la vallée du São Francisco". **L'Espace géographique**, tome X, n° 3, pp. 161-168, 1981.